44e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 42 20 OCTOBRE 1927

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Vues générales sur la situation religieuse de la Chine. — II. Une opinion nouvelle sur l'histoire et la littérature du Bouddhisme. — III. A propos de théâtre catholique. — IV. La chasteté romancée par M. Joliclerc. — V. Mystère et administration, ou les aventures de l'*Emile-Baudot*. — VI. Vingt ans après..., ou un record du Conseil d'Etat.

I. — La Chine est à la mode ; c'est l'heure d'en parler. Que sortira-t-il demain de cette chaudière en ébullition, dont on ne saurait dire si c'est de son contenu qu'il faut s'inquiéter davantage, ou de la haute température actuelle du feu, et de l'âpre ténacité incendiaire des gens qui l'attisent ?

Multiples sont les aspects du problème chinois : ethnique, politique, militaire, économique, littéraire et scientifique, moral et religieux. Seul, le problème religieux particulièrement nous intéresse, et rentre dans le cadre des préoccupations dominantes de l'*Ami du Clergé*. En voici la formule : Quelle est, de façon générale, la « mentalité » chinoise actuelle au point de vue « religion, » et quelles espérances peut-on concevoir de son orientation future vers le catholicisme ? Du problème ainsi posé nous trouvons une étude, compétente s'il en fût, dans une récente brochure du P. Gosperment : *La Croisade pour la Chine*. Nous ne saurions puiser à meilleure source les éléments généraux nécessaires et suffisants d'une appréciation d'ensemble sur la présente situation religieuse de la Chine.

La Chine comprend, outre ses dix-huit provinces, la Mandchourie, la Mongolie, le Turkestan chinois et le Thibet. L'ensemble de ces pays constitue le bloc national le plus important du monde entier. Le dernier recensement, établi par les soins de l'administration des Postes, en porte le chiffre total à 427 millions d'habitants répartis sur 11 millions de kilomètres carrés. (Rappelons-nous que la surface de la France n'est que de 536.000 kilomètres carrés).

On appelle les dix-huit provinces *Chine* peut-être à cause de la dynastie des *Tsinn*, époque où on la connut mieux en Occident. Ce nom a subi divers changements : Zin, Sin, etc. Les Romains l'appelaient aussi *Serica*, pays de la soie. Au moyen âge on l'appelait *Cathai* On la connaît encore sous le nom d'*Empire du Milieu*, — *Tchoungkouo*, nom donné par les Chinois à la partie centrale de leur royaume. — On l'appelle aussi « Pays des fleurs, » *Hoakouo*. Aujourd'hui, pour désigner la République chinoise, on dit : *Tchoung hoa minn kouo*, littéralement : *Pays démocratique de la fleur du milieu*. Les Chinois s'appellent souvent : *Hommes de Han*, du nom d'une dynastie célèbre.

La province la plus peuplée est le *Sen-tchoan :* 60 millions d'habitants. Sa superficie est de 566.000 kilomètres carrés (supérieure à celle de la France). Après elle, vient le *Chantong* avec ses 38 millions d'habitants, puis le Tcheli, 35 millions.

La province qui renferme le plus de chrétiens est le *Tcheli*, qui compte à lui seul plus de 700.000 chrétiens.

La race chinoise est très ancienne. Certains indices feraient croire qu'elle vient de Chaldée ou d'Assyrie. A ce peuple primitif ancestral, les Annales de Chine donnent le nom de « Cent familles » ou encore de « Race aux cheveux noirs. »

Il y a en Chine trois religions principales : le *Confucianisme*, le *Taoïsme* et le *Bouddhisme*.

Le *Confucianisme* est la religion des lettrés surtout. C'est moins une religion qu'une morale tirée des écrits de *Confucius* (554-479 av. J.-C.). Le culte des ancêtres y tient une place considérable.

Le *Taoïsme* a été inventé par les disciples de *Laotzeu* (603-250 ? av. J.-C.). C'est plutôt une philosophie qu'une religion. Cependant les dieux et les déesses y pullulent. La récompense du bien, c'est un âge avancé et une nombreuse postérité.

Le *Bouddhisme* est de date plus récente. Il est venu des Indes vers le 1er siècle apr. J.-C. Il élève des pagodes où l'on brûle de l'encens. Il entretient, pour se prosterner devant Bouddha et assister aux funérailles, la caste, d'ailleurs méprisée, des « bonzes. » C'est la religion du peuple. Les vieilles femmes font des pèlerinages aux pagodes célèbres, récitent des prières et font des vœux. Les hommes, en général, se désintéressent de tout culte, sauf en cas d'épidémie ou de sécheresse.

Le *Mahométisme* compte environ 30 millions de sectateurs répandus dans tout le pays, mais surtout à l'Ouest.

Dans le passé il y eut trois obstacles principaux à la conversion des Chinois : la haine de l'étranger, l'attachement obstiné aux anciennes coutumes, l'éducation populaire matérialiste.

Haine de l'étranger. — Confucius a dit : « Entre les quatre mers, tous sont frères ; » donc ceux qui sont en dehors des quatre mers (comprenez : la Chine) sont des étrangers, des barbares.

Les Chinois, au caractère méfiant, en voyant des étrangers s'installer chez eux, prenaient peur pour l'intégrité de leur territoire et la liberté de leur pays.

La peine de mort fut édictée contre tout étranger qui oserait pénétrer en Chine. S. François-Xavier voulait à tout prix aborder en Chine, mais personne n'a consenti à exposer sa vie pour l'y conduire ; il est mort aux portes du grand empire, dans l'île de Sancian.

Il y a quatre-vingts ans, les missionnaires, même indigènes, ne pouvaient visiter leurs chrétientés que la nuit, portant eux-mêmes leurs bagages, les ornements de la messe, etc., de peur d'être reconnus. Leurs prosélytes étaient persécutés ; il suffisait de se déclarer chrétien pour être mis au ban du village, regardé comme un paria que personne n'aidera quand il s'agira de noces, de funérailles, de procès, etc. « Tu es chrétien?... » — Défense d'aller puiser de l'eau au puits commun ! Ce n'est que depuis la convention Berthémy que la religion catholique a obtenu droit de cité en Chine, qu'elle a pu prêcher en toute liberté, posséder des biens, devenir une personne morale juridique, sans être inquiétée par les mandarins et le peuple.

Attachement aux coutumes. — Il est vrai que certains us et coutumes millénaires de la Chine maintiennent et sauvegardent l'observation extérieure de la loi naturelle : les rites de la politesse, le respect extérieur, la modestie de commande, la sobriété, l'endurance, sont des qualités bien chinoises. Mais cet attachement opiniâtre, jaloux, excessif, aux coutumes de leurs ancêtres, à leurs rites traditionnels, à un formalisme étroit, à des superstitions invétérées, tout cela est devenu un gros obstacle à l'introduction du christianisme en Chine.

« Pourquoi ne te fais-tu pas chrétien ? » — « Parce que mon grand-père n'était pas chrétien ; moi non plus je ne peux pas entrer dans votre religion, c'est contraire au respect filial. » Le respect du passé, la routine ancrée dans leurs actes et leurs manières de voir, ce sont là d'excellents prétextes tout trouvés, ou des raisons alléguées de bonne foi, pour se dérober à de plus amples informations sur la religion.

Il est à noter que le Chinois, en se faisant chrétien, n'allègue pas le changement de religion : la plupart n'ont pas de religion ; ils ne disent pas : *changer* de religion ; mais : accepter, recevoir la religion.

Education matérialiste. — Le païen chinois ne s'intéresse qu'aux choses visibles, palpables, aux choses qui rapportent. Peu ou pas d'idéal. L'idée de l'au-delà ne le trouble pas ; la soif de la vérité ne le tourmente pas.

On demandait à Confucius : « Qu'en sera-t-il de nous après notre mort ? — Nous ne savons pas ce qu'est la vie, répondit-il, comment saurions-nous ce qu'est la mort ? »

Un enfant de sept ans qui sait son catéchisme en dira plus long sur ce chapitre que le grand philosophe chinois.

Les interprètes du Maître, en particulier Tchoui, accentuent encore dans leur enseignement la note matérialiste. L'homme n'a pas d'âme immortelle. La vie est une flamme qui s'éteint, une épée qui use le fourreau ; quand on est mort tout est fini. L'orgueil des lettrés se complaît dans ce scepticisme facile.

Et de la haute classe ce souci de la vie présente, cette désinvolture en face de la vie future, ce parti pris d'éviter l'étude d'une doctrine spiritualiste, descendent, déteignent sur le peuple ; il court à ses sapèques et ne connaît pas d'autre Dieu que Mammon.

Pendant la famine de 1921 qui a désolé le Nord de la Chine, on demandait à de pauvres paysans que la faim mettait en contact avec le missionnaire européen : « Comment ? Vous ne vous informez pas de la religion, de sa nécessité ? » Et la réponse typique était celle-ci : « Oh ! nous autres paysans nous ne nous occupons pas de ces questions théoriques ! » Noyés dans les soucis matériels, terre à terre, attachés à la glèbe, occupés à vendre leur sorgho et à chasser la faim, ils ne sentent pas la nécessité de la religion.

Dans ces conditions, beaucoup de Chinois ne voient dans la religion qu'un moyen de sortir d'un embarras passager, de trouver un appui moral, des secours matériels, la protection contre des vexations injustes. Ce sont des pauvres qui demandent du pain, ou des riches qui demandent appui et protection. En se faisant chrétiens ils s'exposent aux railleries, aux quolibets, aux sourdes oppositions de leur clan ; il leur faut donc une compensation et ils sont bien excusables. Sur un terrain d'épines et de chardons peut-il pousser des roses ? Dieu merci, les motifs surnaturels viennent ensuite, car, au fond, l'âme chinoise est très religieuse.

Pour la détacher des biens de ce monde et la soulever vers le ciel il suffit d'un coup d'aile de la grâce. Voilà pourquoi il faut avant tout prier.

Voyons maintenant les obstacles actuels à l'apostolat catholique.

Au point de vue social. — Les incertitudes de la politique, la détresse financière, l'anarchie militaire, dans lesquelles se débat la Chine moderne l'empêchent d'être emportée par un courant soudain d'émancipation. Depuis dix ans surtout, la Chine est sortie de sa léthargie séculaire ; elle s'ouvre aux pires idées socialistes et communistes. Le bolchevisme a pénétré chez elle. C'est un mouvement où les idées les plus subversives de tout ordre social côtoient quelques aspirations bonnes et religieuses. Jusqu'ici la Chine était un excellent terrain d'apostolat, parce que dans ce pays la religion peut s'appuyer sur une forte constitution de

la famille. En général le plan original naturel providentiel de la famille n'a pas été vicié. Quand on a baptisé une famille complète, on a beaucoup de garanties de persévérance dans le christianisme. Mais le mouvement bolcheviste menace gravement l'organisation de la famille. C'est la vieille Chine, c'est le vieux régime qui sombrent. Tous prônent la liberté, l'indépendance. Ce thème est repris, amplifié, orchestré par tous les journaux chinois avec un ensemble significatif, et précurseur des plus violentes tempêtes. Les idées modernes exercent une attraction irrésistible sur la jeune Chine, et les vents de la révolution venus de Russie, du Japon, d'Amérique, portent le flot montant à une hauteur qu'il n'avait jamais atteinte,

La revue *La Jeunesse nouvelle* formule ainsi le nouveau programme :

« Soyez des hommes libres, non des esclaves ; des hommes de progrès, non des conservateurs. Soyez partisans de la fraternité mondiale ; ne restez pas des nationalistes étroits et chauvins. Ne croyez qu'aux faits : en Europe la Science est positiviste ; les idéologues y sont méprisés. Ce qui prime tout aujourd'hui, c'est la vie : arriver à vivre, voilà le grand problème. » D'autres revues prônent la restriction de la natalité, vantent le positivisme d'Auguste Comte, le socialisme de Karl Marx, etc.

Au point de vue religieux quelle est l'attitude des promoteurs de ce mouvement ? Ils ne sont pas tous du même avis. Leurs positions peuvent se ramener aux points suivants :

La religion paraît nécessaire aux masses. Mais, pour les gens éclairés, elle doit aboutir à la science. Serait acceptable une religion qui démontrerait l'existence de Dieu, qui renoncerait à tout ritualisme, à toute autocratie dirigeante. Beaucoup d'hommes ne sont religieux que parce que la religion inspire, console, adoucit la vie. Or, l'esthétique, sœur de la philosophie et amie des sciences naturelles, produit les mêmes effets. Mieux vaut donc recourir à elle et la substituer en Chine à la religion.

La religion produit l'inspiration, la confiance, toutes choses qui donnent aux hommes force et courage. Mais ces mêmes avantages peuvent être obtenus par d'autres moyens. Lesquels ? On ne le dit pas ; on se contente d'affirmer que « les religions maintenant n'ont plus aucune utilité. »

Le *Siècle Nouveau* va jusqu'à dire : « Le temps des religions est passé; désormais elles seraient des obstacles. »

Au point de vue scolaire, le monde officiel des écoles est imbu d'idées kantistes. Il tient pour Rousseau, Dewey, Russel ; il jure par Comte et Bergson. Il montre sa sympathie pour la Russie soviétique. Il réclame la coéducation des sexes et l'émancipation de la femme.

Au moindre sujet de mécontentement, au moindre acte d'autorité, les élèves se mettent en grève, imposent leurs conditions, demandent le renvoi du maître. Ils passent leur temps à faire des conférences et de la politique. Dans les écoles primaires, normales, supérieures, c'est la paresse, l'indiscipline, l'anarchie à l'ordre du jour.

Ecoutez ce qu'a osé dire à ses compatriotes le Docteur *Wei-Si Kin*, à l'assemblée générale de la Ligue d'éducation : « Messieurs, vous avez créé beaucoup d'écoles ; les étudiants y affluent. Quand ils voient ces bâtiments et cette affluence, les étrangers nous disent : C'est très bien ! et vous prenez ces paroles pour de l'argent comptant. Moi, je vous dis : L'enseignement chinois est lamentable ; plus les écoles se multiplient, plus il devient lamentable. » Et il énumère ce qui, à son avis, rend la situation scolaire si triste : la morale étrangère (lisez chrétienne) et l'abandon de la morale nationale ; le mariage précoce des élèves (ils se marient à 12 et 14 ans) ; l'absence de direction nette, d'orientation bien définie ; l'enseignement favorable aux idées allemandes et japonaises.

Le péril protestant. — Les protestants se flattent de jeter sur la Chine un vaste filet. Un réseau d'écoles, d'hôpitaux, de salles de conférences, de temples, enserre déjà la Chine. L'emprise protestante avec ses mille tentacules s'étend de plus en plus. Elle règne dans les écoles ; elle dirige 14 Universités, et sa conquête scolaire est un des événements les plus marquants en Extrême-Orient, ces dernières années.

On se rendra compte de l'amplitude, de la solidité de la puissance de cette organisation protestante, si l'on songe que 6.204 missionnaires protestants travaillent en Chine ; 20 % s'occupent de propagande religieuse, le reste se consacre à l'éducation. Leur organisation diffère des missions catholiques : les moyens d'action ne sont pas comparables. Alors qu'en 1920 les missions catholiques recevaient des pays chrétiens 6 millions de francs environ, les missions protestantes ont reçu **50** millions de dollars-or !

La Y. M. C. A. (Association de la jeunesse chrétienne protestante) avoue qu'elle veut *éduquer* les hommes nouveaux qui transformeront la Chine et en feront une grande démocratie. La révolution de 1911 — et cette Association se vante d'en avoir été l'auteur — nous éclaire pleinement sur ses visées. Un des résultats de son effort, c'est l'influence acquise sur l'élite chinoise et l'emploi de l'anglais partout. Elle s'adresse à l'élite intellectuelle, aux hautes classes.

De 1876 à 1910, 420.231 élèves ont passé dans les diverses écoles protestantes et dirigent actuellement le pays. Les hommes d'Etat *Soun, Lou, Kou,* ont été formés par les protestants.

A l'enseignement reçu dans les écoles, s'ajoutent les livres, les revues, les journaux, qui s'inspirent de leurs idées ou qu'ils dirigent entièrement : partout ce sont les protestants qui font l'opinion.

Voilà l'ennemi qui sème la zizanie dans le champ du père de famille.

Y a-t-il un péril catholique ? — Oui, celui de l'indifférence chez les vieux chrétiens d'Occident. « Ainsi donc, dira l'indifférent, il y a encore 400 millions de païens en Chine ? Vraiment, je ne l'aurais pas cru. Mais Dieu est bon ; il s'en tirera. D'ailleurs, je ne suis pas missionnaire, moi, à chacun son métier ! Et la France à relever !... et nos écoles à soutenir... et nos païens, à nous, à convertir... et les besoins du diocèse... et les œuvres de la paroisse ! On ne peut tout de même pas tout faire... Charité bien ordonnée commence par soi-même !... »

Et pour ne pas faire une part à la Chine dans ses prières, voici la kyrielle des objections qui commence, l'avalanche des fins de non-recevoir qui s'ébranle, le flux des prétextes et l'insouciance qui se répand.

Et alors, la Chine restera païenne, perpétuellement païenne, parce que les catholiques n'auront pas eu l'âme assez catholique !... Comme si on se faisait tort à soi-même en faisant du bien à autrui !... Voilà quel serait le péril catholique !

Croisade de prières pour la Chine. — Cette Croisade de prières dont l'idée première remonte à 1906 et qui a été confiée à la ***Petite Sœur des Misssonnaires,*** sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, a fait appel aux âmes généreuses pour qu'elles demandent au Sacré-Cœur de verser sur la Chine des torrents de grâces.

400 millions de païens qui restent en dehors de la voie du salut 1.900 ans après l'Incarnation !... « C'est un scandale, » dit-on parfois ! Mais qu'avez-vous fait pour l'atténuer, ce scandale ? « C'est un mystère, » dit-on encore. Oui, c'est le mystère de la liberté humaine, de la faiblesse et de l'inertie humaine, qui se désintéresse de ce grand problème et ne cherche pas à le résoudre.

400 millions d'infidèles qui ne savent même pas que Jésus-Christ a existé !... 400 millions, le quart de l'humanité, qui ne connaît ni l'Evangile, ni les sacrements, ni le ciel ! Quelle plaine aride ! Quel immense désert d'âmes ! Sauver 400 millions d'âmes, voilà la tâche qui reste !...

*
* *

II. — C'est une opinion couramment reçue, presque un dogme, parmi les critiques savants, adversaires de la religion catholique, que le christianisme a emprunté maints traits esssentiels de sa doctrine aux vieilles religions, beaucoup plus anciennes, de la Chine et de l'Inde, notamment au bouddhisme. Les Chinois font remonter leurs chronologies dynastiques à plus de 40 siècles avant Jésus-Christ, et, d'autre part, les origines du bouddhisme, pour ne parler que de lui, seraient antérieures de mille ans à l'ère chrétienne. Ces dates, évidemment, sont fantastiques, purement légendaires dans leur précision ; la critique historique sérieuse en convient volontiers, tout en admettant, néanmoins, la haute antériorité des religions asiatiques par rapport au christianisme.

Or, le fait même de cette antériorité serait fortement discutable, s'il faut en croire l'opinion « sensationnelle » que présente un missionnaire dominicain, le P. Mestre, très au courant des choses asiatiques, dans les ***Missions dominicaines*** (mai 1927). Pour le P. Mestre, l'histoire ancienne de la Chine et de l'Inde ne serait qu'un simple démarquage de l'histoire juive et gréco-romaine, et Bouddha lui-même ne serait qu'un décalque caricatural de Jésus-Christ.

Ayant, pendant de longues années, étudié le bouddhisme et les autres religions asiatiques : mazdéisme, védisme, brahmanisme, vishnouïsme, sivaïsme, confucianisme et la religion de Lao-Tseu, le P. Mestre a pu se faire une opinion à ce sujet. La voici rapidement exposée.

Ses recherches, durant de longues années, l'ont amené à constater que toute l'histoire de la Chine, depuis ses origines que l'on fait remonter à l'année 4.447 av. J.-C., jusqu'au premier empereur de la neuvième dynastie, appelé Tsi, c'est-à-dire jusqu'à l'année 483 ap. J.-C., serait apocryphe. Elle constituerait une immense supercherie, très habilement construite.

Cette histoire, en effet, est tirée tout entière de la mythologie et de notre histoire occidentale, depuis Adam jusqu'à l'empereur romain Anastase. D'abord, elle est empruntée à la Genèse, conjointement avec la mythologie grecque, jusqu'au Déluge. Ici elle s'annexe, pour le compte de la *première dynastie* Hia (2205-1767), tous les héros des premières dynasties d'Athènes.

La *seconde dynastie,* appelée Chang-Jinn (1766-1123), part d'un roi d'Egypte contemporain d'Abraham, suit la destinée de quelques princes égyptiens, se continue par Moïse, Aaron et Josué, pour aboutir à Samson.

La *troisième dynastie,* appelée Tchéou (1122-256), commence par Héli, Samuel, Saül, David, Salomon, Roboam, et ainsi de suite, jusqu'à la fin de la série des rois de Juda. Viennent ensuite les rois conquérants de la Chaldée et les Achéménides jusqu'à Alexandre le Grand, qui pourtant n'entre pas dans la série des empereurs chinois.

Après quelques années d'anarchie, surgit une *quatrième dynastie* appelée Tsinn (221-207) qui s'identifie avec les Séleucides.

La *cinquième dynastie,* appelée Han ou Tsien-Han (202 av. J.-C. à 8 après J.-C.), est constituée par les Séleucides depuis Antiochus Epiphane, par certains rois d'Arménie et par la dynastie des Hérodes.

La *sixième dynastie,* appelée Haou-Han (25-220), comprend les empereurs romains depuis Claude jusqu'aux fils de Septime-Sévère.

La *septième dynastie* appelée dynastie des Trois-Royaumes (220-265) s'étend de Macrin à Alexandre Sévère.

La *huitième dynastie* appelée Tsinn (260-419) va de Maximin le Goth jusqu'à Constantin.

Enfin la *neuvième dynastie* appelée Jong (420-498) s'est annexé les empereurs byzantins de Julien l'Apostat à Zénon.

Le rapprochement est encore possible entre l'empereur Anastase et le premier empereur de la *dixième dynastie*, appelée Nan-Tsé (478-501). Mais il cesse de l'être avec le second empereur de cette dynastie, qui règne de 483 à 493. La série des cycles sexagénaires de la chronologie actuelle de la Chine part de cette année 483. C'est pourquoi l'histoire authentique de la Chine commence à cette date qui correspond à peu près à la chute de l'Empire romain.

On peut remarquer que la chronologie de l'histoire officielle de la Chine n'est jamais en parfait accord avec celle de l'histoire occidentale. C'est qu'elle n'a pas été tirée de cette histoire sans certaines modifications très habilement combinées, de telle façon qu'elle puisse paraître authentique et vraiment nationale, et que soient mieux cachés les emprunts faits à cette histoire occidentale. Le *Tao-Te-King* de Lao-Tseu, qui comprend tous les empereurs de Chine, depuis Ton-Ki qui est le premier, jusqu'à Huân-Troung (713-755) de la quatrième dynastie appelée Tang (620-907), et qui donne un épisode de la vie de chacun des empereurs avec sa chronologie, suit toujours la chronologie de l'histoire occidentale, conformément à la computation de l'ère chrétienne de Denys le Petit.

Suivant ce système, il serait assez facile d'identifier l'empereur Ming de la dynastie Han avec Néron, et dès lors l'épisode d'une ambassade envoyée à la recherche de Bouddha et de sa doctrine se rapporterait au christianisme et aux relations de S. Paul avec la maison du César romain. Les bonzes Koshiapa-Matanga et Dhorma-Aranya représenteraient S. Pierre et S. Paul, et les autres personnages qui interviennent dans cette légende correspondraient à des personnages que nous retrouvons dans les Actes des Apôtres et dans l'Epître aux Philippiens.

Cette ambassade échoua par le fait de l'empereur, qui ne voulut pas se déclarer l'adepte du bouddhisme, et qui, par dérision, ne voulut le considérer que comme une religion d'esclaves. Ming se moqua du bouddhisme comme Néron du christianisme.

Il y a un point intéressant à noter pour l'histoire authentique du bouddhisme dans la légende inventée par l'histoire officielle de la Chine : c'est qu'elle suppose la toute récente disparition de Bouddha en quelque vague pays d'Occident. Pourquoi le *Miroir historique* fait-il naître Bouddha en 1031 av. J.-C., tandis que les sources bouddhistes placent ordinairement sa naissance au IVe siècle avant J.-C. ?

Pour le *Miroir historique* la chose peut facilement s'expliquer. Il s'agirait d'un Bouddha précédent. Quant à la date assignée par les sources bouddhistes, nous verrons plus loin comment elle a été fort adroitement établie.

Mais il faut maintenant, après ce long préambule destiné à jeter quelque lumière sur les données bien obscures de l'histoire de la Chine et du bouddhisme, exposer l'opinion du P. Mestre sur Bouddha et sur la religion qui l'a pris pour divinité.

On peut être certain que le dernier des Bouddhas, Bouddha-Sakyamouni, sur lequel se concentre plus particulièrement la littérature bouddhiste, n'a jamais existé dans l'Inde, même dépouillé des fantastiques légendes dont on l'a affublé. Toutefois, l'on peut croire qu'il cache en réalité quelque personnage religieux historique qui appartient au monde occidental, que l'Inde s'est approprié et a fait naître et vivre chez elle. Ce personnage ne peut être que le Christ luimême, mais conçu à la manière des gnostiques, et le fond de la vie de Bouddha est emprunté aux rêveries des Evangiles apocryphes connus, et à ceux qui sont disparus, auxquels on a ajouté certaines légendes empruntées à la mythologie païenne, au manichéisme et au mahométisme. Telle serait l'origine de Bouddha-Sokyamouni.

Quant au titre de Bouddha, voici comment le P. Mestre l'explique. Ce mot sanscrit signifie le *Sage*, le *Gnostique, Celui qui sait*. On a adopté ce mot pour désigner tous les Rédempteurs bouddhistes, mais il est d'étymologie ophite. Or, le bouddhisme, à ses débuts, fut un rameau né de l'ophitisme, comme le prouvent les monuments d'Ubayagiri, Sandri, Amravati et autres lieux de l'Inde. Dans l'ophitisme primitif on donnait au *Pater Agnostos* la dénomination de *Bouthos*, l'abîme, et le nom de Bouddha fut admis à cause de sa ressemblance phonétique avec ce nom grec de Bouthos, donné au Dieu Suprême et Inconnu par les Ophites de toutes nuances.

Le bouddhisme serait donc une branche détachée du gnosticisme occidental, née dans la Bactriane et la vallée de l'Indus. Il s'y est mêlé dans la suite des éléments gnostiques, empruntés tout d'abord à l'ophitisme pur, puis à l'ophitisme de Basilides et de Valentin, et, plus tard encore, à des éléments venus de l'Asie centrale et de la Perse.

Ce vaste mouvement gnostique, qui eut sa source dans l'Occident à la suite de l'apparition du christianisme, et qui donna naissance à tant de religions éphémères, se propagea au cours des siècles jusqu'à la Perse, la Bactriane, l'Inde, et reparut à certains endroits sous diverses formes. Tantôt c'est le manichéisme, tantôt c'est le mazdéisme. Ici, c'est le bouddhisme. Et en même temps, toujours sous l'influence du gnosticisme et du platonisme, se formèrent dans l'Inde le védisme, le brahmanisme, le vishnouisme et le shivaïsme.

Ainsi le Rig-Véda n'est autre que la religion d'Indra ou de Magindra, le Grand Indra, c'est-à-dire d'Alexandre le Grand. Plusieurs des hymnes du Rig-Véda peuvent remonter jusqu'aux poètes grecs, qui ne cessaient de chanter les louanges du dieu Alexandre. Mais d'autres, très nombreux, révèlent déjà la contagion des idées mystiques du gnosticisme et du néoplatonisme.

Reste à élucider le problème de la chronologie

de l'histoire légendaire de l'Inde, surtout de celle qui se rapporte aux premiers siècles du bouddhisme. Le P. Mestre a voulu, à cet effet, étudier l'histoire légendaire du Népal jusqu'à la fin du moyen âge, et il a découvert que toutes les listes royales sont empruntées à l'histoire occidentale. On y reconnaît, par exemple, toute la série des rois Wisigoths et celle des rois légendaires du Latium.

Pour le bouddhisme, et en laissant de côté les sources népalaises, il est facile de se rendre compte que les rois qui régnèrent à Magadha dès le temps de Bouddha jusqu'à l'obscure dynastie des Zunga, qui remplaça celle d'Açoka, ne sont autres que les empereurs romains d'Auguste à Zénon, en particulier le grand promoteur du bouddhisme, Plyadosi Açoka, qui n'est autre que Théodose le Grand et que la légende bouddhiste fait vivre et régner dans toute l'Inde au IIIe siècle avant J.-C. Cette date est confirmée par les fameuses inscriptions de Plyadosi sur des rochers et sur des colonnes répandues sur toute la surface de l'Inde, inscriptions que les Indianistes considèrent unanimement comme authentiques et les plus anciennes dans l'immense épigraphie hindoue.

Or, ces fameuses inscriptions ne seraient que des contrefaçons des édits de Théodose le Grand et de ses fils. Les variantes que l'on trouve en nombre infini dans leurs rédactions proviendraient du fait que l'on suppose que Plyadosi Açoka, ainsi que Théodose le Grand, bégayait et se faisait mal comprendre dans ses ordres aux scribes officiels. Ces inscriptions seraient donc assez récentes. Elles remonteraient au temps du Grand-Mogol, c'est-à dire au XVe siècle après Jésus-Christ et auraient été inventées par les bouddhistes, afin d'attirer sur le bouddhisme en décadence la protection de cette dynastie qui, dans le centre de l'Asie, et surtout au Thibet, s'était montrée favorable à cette religion.

Nous laissons au P. Mestre la responsabilité de sa curieuse opinion, non sans souhaiter qu'une étude documentaire plus méthodique et creusée lui vaille d'être un jour prise en considération par les savants critiques de l'histoire des religions.

Ceux de nos lecteurs qui auraient le goût et le loisir d'approfondir un peu l'histoire du bouddhisme, telle du moins qu'on la peut sommairement atteindre dans l'état actuel de nos connaissances ethnographiques, trouveront là-dessus dans le livre intitulé *Christus* (Paris, Beauchesne, 1916) une excellente étude, scientifiquement au point, due à la plume experte d'un professionnel de ce genre de critique, M. L. de La Vallée-Poussin (chap. VII, *Le bouddhisme et les religions de l'Inde)*, ainsi qu'une copieuse bibliographie, tout à fait moderne, du sujet.

* * *

III. — Dans le *Correspondant* (25 juin 1927) M. Daniel-Rops présente, avec des éloges auxquels nous souscrivons volontiers, un volume de M. Gaston Baty intitulé : *Le Masque et l'Encensoir*, avec, en sous-titre : *Introduction à une esthétique du théâtre* (Paris, Bloud et Gay). Nous n'aimons pas beaucoup ce titre : *Masque et Encensoir* Le masque n'est pas plus le symbole adéquat du théâtre que l'encensoir ne l'est, de son côté, du catholicisme. Il semble qu'ayant à traiter de l'introduction d'une esthétique chrétienne au théâtre, l'auteur aurait pu mettre son travail sous une étiquette à la fois moins vulgaire et plus exacte. Mais, c'est là querelle de détail, et tout à côté, sans aucune importance. Parlons plutôt de M. G. Baty et de la très intéressante étude qu'il offre courageusement à la méditation des gens de théâtre qui sont en même temps, comme lui, de bons catholiques.

Pour cet ouvrage M. Maurice Brillant, le fin critique catholique de littérature et d'art, a écrit une longue préface, qu'on aimerait plus longue encore. Avec cette sûreté de jugement, cette largeur de vues, ce sens exact des nuances, comme des enchaînements, qui sont les caractéristiques de son esprit, il a défini d'abord les liens qui rattachent le mouvement créé par Gaston Baty à ce qu'on pourrait appeler l'ordre intellectuel du catholicisme, montrant en quoi un élan artistique qui semble ultra-moderne ne fait en somme que tendre la main, par-dessus le XVIIe siècle tout entier, aux « mistères » du Moyen Age et aux drames grecs. Puis il a étudié en historien Gaston Baty, d'abord directeur de l'éphémère et courageuse *Chimère*, maintenant du *Studio des Champs-Elysées*. On souhaitera sans doute avec nous que Maurice Brillant ait bientôt à ajouter un nouveau chapitre à sa préface, le jour où Gaston Baty aura un théâtre à lui, plus vaste que le *Studio*, théâtre qui fait complètement défaut au mouvement dramatique français d'aujourd'hui.

Dans quelle mesure l'art du théâtre peut-il s'accommoder de l'inspiration catholique ? Telle est la principale question posée dans le livre de M. G. B. et par où très particulièrement il nous intéresse. Le problème n'est pas tout neuf, assurément ; mais, à l'heure où fléchit de façon si inquiétante la tenue de notre littérature contemporaine, il n'était pas inopportun de le poser à nouveau et de le discuter, cette fois à fond, afin de savoir si ce n'est pas, plus que jamais, le moment de faire appel à l'idéal chrétien pour revivifier d'un sang pur l'anémie déliquescente et mortelle de l'art dramatique de nos jours.

Il est deux manières différentes, d'ailleurs nullement opposées, mais plutôt concordantes, d'entendre l'influence que peut exercer ce que nous appelons l'idéal chrétien en matière d'art dramatique, suivant que l'on considère les *auteurs* ou les *œuvres*

Que toutes les pièces de théâtre soient positivement d'inspiration chrétienne, c'est une perfection absolue, une utopie, où l'imagination peut se

complaire, mais dont l'on ne peut raisonnablement rêver la réalisation dans l'état présent de l'humanité. Du reste, s'il est, comme nous le dirons tout à l'heure, une esthétique surnaturelle, une esthétique catholique, l'Eglise et ses théologiens ne nient point, pour autant, que l'expression du beau purement naturel, l'esthétique païenne, disons plutôt profane, soit pour l'homme un objet parfaitement légitime d'admiration et de plaisir. Aussi, quand M. Gaston Baty, et nous avec lui, et beaucoup d'autres, souhaitent l'introduction d'œuvres catholiques sur la scène, ils l'entendent, non pas de l'absorption du théâtre dans l'idée religieuse de façon générale, ce qui encore une fois serait pure chimère, mais de tentatives qui, pour être partielles et relativement isolées, n'en auraient pas moins, comme très souhaitable conséquence, d'accoutumer l'esprit public à cette pénétration de la foi dans ses plaisirs, et de donner publiquement à la religion une place d'honneur à laquelle elle a droit, et qui lui manque trop, dans une des expressions les plus élevées de l'art humain.

Mais si tout *art* n'est pas nécessairement chrétien, tout *artiste* par contre doit l'être en tant qu'homme, simplement parce qu'il est homme, et que, pour tout homme venant en ce monde, la foi chrétienne est la condition de son éternel salut. C'est à dessein que nous disons en tant qu'*homme*, et non en tant qu'*artiste*, pour laisser notre affirmation en dehors de la question dite de l'indépendance de l'art pour l'art, où nous n'avons pas à entrer pour le moment.

A l'artiste personnellement chrétien sa morale religieuse suggérerait des règles qui, sans gêner sa légitime liberté dans l'expression du beau dramatique profane, l'empêcheraient néanmoins de porter à la scène les outrages à la foi et aux mœurs, les erreurs et les dévergondages, dont fourmillent les pièces à succès de nos dramaturges les plus cotés. Mais, c'est là un point de moralité générale qui n'est pas en jeu pour le moment. Laissons les artistes pour nous en tenir à leurs œuvres. Revenons à M. G. Baty et à ses idées sur le théâtre.

Que l'Eglise condamne le mauvais théâtre où tout se ramène à des conflits de passions peu relevées, quand ce n'est point à des étalages licencieux, c'est son devoir, et l'art applaudit à cette condamnation. Tout ce qui servira à ruiner ces formes de prétendu théâtre sera le bienvenu. Mais il existe un autre genre dramatique qui vise à faire du théâtre un art très noble, le premier des arts, et précisément un art que l'Eglise a aimé jadis, auquel elle a ouvert ses portes.

Le drame est né sur les marches du temple ; il a primitivement joué son rôle dans l'imploration que les hommes jettent vers Dieu. Et ceci n'est pas vrai seulement du drame grec. Le drame chrétien trouve son origine dans la cérémonie même de la messe, dans le chant du trope, dans le « mistère » qui déroulait sur les degrés de l'église des scènes fastueuses. Si le théâtre n'a pas gardé ce caractère, c'est parce que, sous la double influence de la Renaissance et de la Réforme, les hommes se sont transformés, qu'ils ont perdu leur innocence. Gaston Baty le dit très bien :

> Le théâtre médiéval, reflet de la conception du monde qu'avaient élaborée la foi, la patience et l'intelligence scolastiques, contredisait au siècle nouveau. Insensible à la grandeur ordonnée d'un ensemble, celui-ci, comme il ne cherchera plus de la création qu'une vision fragmentaire, ne goûtera plus que dissociés les éléments du drame.
>
> Ce « mistère, » dont leurs pères s'étaient édifiés, n'était que blasphème aux oreilles huguenotes. Cet accord du sacré et du profane, du grandiose et du familier, du pathétique et du grotesque, les offusquait comme une dissonance... De leur côté, les humanistes rejetaient le vieux théâtre pour cela même qui en fait sa valeur la plus haute, la fusion de tous les arts.

Qu'un théâtre chrétien soit donc possible, l'histoire nous l'assure. C'est d'ailleurs ce qu'on peut établir à priori en développant, comme le fait très bien M. Baty au cours de son volume, la réponse affirmative à la question : « Y a-t-il une esthétique chrétienne ? »

Eh oui ! assurément il y a une esthétique chrétienne ou catholique, disons plutôt, pour donner à la réponse toute son ampleur, une esthétique surnaturelle. Si l'esthétique est la science et l'art du beau, elle a, par définition, sa place marquée partout où le beau se rencontre. Mais, d'autre part, quelque formule qu'on adopte pour la définition spécifique et pratique du beau, il est un point sur lequel toutes les écoles doivent s'accorder, c'est-à-dire l'identité métaphysique du beau et de l'être : *ens, unum, verum, pulchrum, convertuntur,* dit l'adage scolastique.

Dans cette controverse fameuse, dont nous ne voulons que rappeler le souvenir d'un mot en passant, la divergence des sentiments s'explique presque toujours par la confusion qu'on a faite du beau considéré objectivement dans ses racines métaphysiques *(in actu primo)* avec le beau *(in actu secundo)* dans le fait et les conditions pratiques de son appréhension subjective par nos facultés de connaissance, l'intelligence et les sens.

Quand la philosophie scolastique dit du beau que c'est *id quod apprehensum placet*, ce n'est pas là une définition au sens logique du mot, mais une description à posteriori, une précision concrète des conditions du goût du beau, du beau *in actu secundo*, dans son « sujet » (faculté de connaissance, *apprehensio)* et dans le « plaisir de sa connaissance, » en tant que telle, plaisir qui est la caractéristique propre et comme spécifique de cette sorte de perception. Mais dans ses sources métaphysiques, le beau *(in actu primo)*, défini cette fois *per causam formalem*, est : *resplendentia formæ*, c'est-à-dire d'un mot équivalent, plus compréhensif encore : *splendor actus :* l'éclat resplendissant qui jaillit de l'être en tant que tel et l'accompagne dans la connaissance que nous en avons, splendeur d'autant plus vive et « frap-

pante » qu'elle émane d'un être plus *être,* plus *parfait,* plus *acte*

Le beau absolu, infini, c'est Dieu *acte pur,* et les créatures, participations de l'être divin, sont plus ou moins belles suivant les degrés de leurs perfections relatives, dans la mesure donc, très variable, où elles sont des formes, des actes, occupant une place plus élevée dans la hiérarchie des êtres, des perfections enfin plus voisines de la perfection infinie de l'*Acte pur.*

Or, à ce point de vue, l'ordre surnaturel l'emporte quasi-infiniment, en perfection d'êtres et d'opérations, sur l'ordre naturel, donc aussi en beauté. Si la nature est belle déjà des mille vestiges de l'être et du beau divins qui s'y reflètent, combien plus beau est le surnaturel superposé, qui est la vie même *intérieure* de la Sainte Trinité communiquée aux hommes par le Christ, dans la grâce, les vertus théologales, les sacrements, la lumière de gloire !

Dans la nature Dieu ne donne qu'une participation de ses attributs, pour ainsi dire tout extérieure ; dans le surnaturel il se donne lui-même dans sa vie propre tout entier, et, comme il ne peut donner son être sans donner en même temps sa beauté, aucun beau n'est comparable aux splendeurs transcendantes des communications de la Sainte Trinité avec l'homme dans l'ordre surnaturel.

Cette esthétique surnaturelle, les Saints la connaissent bien, pour en avoir goûté les inexprimables merveilles ; les simples fidèles aussi, pour peu qu'ils soient éclairés des indispensables lumières de la foi. Les profanes et incroyants de simple bonne volonté peuvent également, par le dehors, en apprécier les charmes, quoique de façon plus spéculative et distante.

Il est cependant, pour cette dernière catégorie, des cimes inaccessibles dans l'esthétique surnaturelle, des beautés splendides de grâce, d'ascétisme, de mystique, que l'intelligence n'arrive pas à saisir sans la foi. D'où il faut conclure sans doute que toute beauté surnaturelle n'est pas à proposer à l'admiration de n'importe qui, mais non pas qu'il faut réserver aux seuls croyants toutes les manifestations de l'esthétique chrétienne.

Et bien au contraire, car, si l'unité, l'apostolicité, la catholicité, la sainteté sont des *notes* de l'Eglise, sa beauté en est une aussi incontestablement ; et l'on sait que les *notes* de l'Eglise sont « propriétés » d'ordre externe, faites pour être connues de tout le monde, affirmées publiquement devant l'humanité entière.

L'Eglise, au surplus, comme le remarque très bien M. Baty dans son livre, a eu soin de se présenter toujours au monde dans ses plus beaux atours. C'est une reine qui n'entend pas dissimuler ses origines divines, ni déchoir dans l'opinion publique du rang d'excellence noble et princière auquel elle a droit.

A-t-elle assez étalé aux yeux du monde la beauté de son culte dans la liturgie, la beauté de sa doctrine dans l'éloquence sacrée, la beauté de sa morale dans la vie des saints ? Tout au long de son histoire rayonnent les poèmes apostoliques de sa foi, les sublimes envolées de son espérance, les toutes divines expansions de sa charité. Aucun domaine de l'art n'est resté étranger à ses inspirations. Elle a ses architectes, ses peintres, ses sculpteurs, ses musiciens, ses littérateurs et ses poètes. Quand Notre-Seigneur parle du feu qu'il est venu allumer sur la terre — *ignem veni mittere in terram*, — si c'est de la perfection de l'acte d'amour qu'il faut tout d'abord entendre sa parole, c'est aussi, nécessairement, de la beauté qui en est inséparable, et quand l'on demande si cette beauté, si cette lumière de l'esthétique chrétienne peut et doit être révélée au monde, le Maître répond : *Quid volo nisi ut accendatur ?*

Or, sous beaucoup de rapports, il n'est point de forme d'art populaire plus parfaite que le théâtre, ni qui mérite mieux, par conséquent, d'être mise au service de l'esthétique catholique, comme elle l'a été autrefois, et l'est encore aujourd'hui, dans les milieux de foi chrétienne également vivante chez les auteurs, les acteurs et les spectateurs. Rien n'égale la puissance d'émotion dramatique qui se dégage de la représentation vivante de la scène. Rien également n'est plus propre à atteindre la sensibilité et la pensée profonde du public, à élever son intellligence et purifier sa morale, là tout au moins où le théâtre peut avec succès offrir au spectateur, en même temps que le plaisir émotif, le bénéfice moral d'un enseignement, voire d'une prédication.

« Avec succès, » disons-nous. Le mot vaut d'être commenté. La beauté, par exemple, d'une fresque de Fra Angelico, d'une oraison funèbre de Bossuet, d'une cathédrale, d'une fugue de Bach, n'est pas à la portée de tout le monde. Là, comme partout ailleurs, s'applique la loi inexorable : *Forma recipitur in subjecto ad modum recipientis.* L'appréciation *subjective* d'un chef-d'œuvre, ce qu'on appelle pratiquement le goût du beau, est subordonné aux conditions « réceptives » individuelles du « sujet » auquel il est présenté. A part le privilège, peu commun, d'un don naturel ou surnaturel antécédent, il y faut une préparation de corps et d'esprit, de sensibilité et de jugement, souvent même une éducation technique, une prédisposition, enfin, faite à la fois de spontanéité et d'expérience, qui ne se rencontre pas en tout temps, en tout lieu, chez le premier venu.

De là, pour le dramaturge qui cherche « le succès, » et tient surtout à éviter « l'insuccès, » la préoccupation de ne mettre à la scène que des pièces qui correspondent, comme on dit, à la mentalité de son public. Un « sujet » chrétien est tout aussi assuré de déplaire à une assemblée d'incroyants, qu'une gaudriole boulevardière dans un pensionnat de jeunes filles.

Mais, pour faire du bon théâtre d'inspiration catholique à l'adresse des auditoires mélangés de

nos jours, point n'est besoin de mettre en scène des « sujets chrétiens » proprement dits, ni de viser expressément un point de foi ou de morale spécifiquement catholique. Limitée même, si l'on veut, à l'étude de l'homme, la philosophie chrétienne peut fournir au drame une matière infiniment plus riche que les froides et brutales dissections anatomiques du théâtre officiel contemporain, voire du classique.

Est-il, par exemple, une mine inépuisable de péripéties dramatiques comparable aux rapports de l'âme et du corps? Par une sorte de fausse pudeur qui n'est qu'attitude de ridicule préciosité, et au fond erreur cartésienne, le XVII^e siècle dédaigne de parler de notre corps « guenille. » Guenille, soit! mais guenille à laquelle notre âme est attachée et qui souvent réagit sur elle. Y a-t-il honte à en parler ? Notre caractère psychologique n'est point, hélas! le reflet simple de notre âme ; il est cela, mais avec d'étranges interférences produites par le choc de nos facultés corporelles, de nos désirs, de nos passions charnelles. M. Baty aime à faire remarquer que l'Eglise n'ignore rien de ces problèmes et qu'en associant le corps glorieux à son âme dans la béatitude, en prêchant le dogme de la résurrection de la chair, elle est autrement près de la vérité psychologique que ceux qui affectent de séparer corps et âme.

Positivisme, dira-t-on. — Oui, si l'on veut, d'un certain côté. Mais, ici encore, l'esthétique catholique apparaît infiniment plus riche que l'autre, car il faut entendre « positivisme » dans un sens extrêmement large, incomparablement plus large que celui que lui prête la philosophie moderne. Positiviste, l'Eglise l'est, certes, mais en ceci aussi qu'elle nous présente comme réalités, non seulement ce qui existe dans l'homme, mais ce qui existe hors de lui, que ce soit dans la nature ou dans le surnaturel. Combien d'hommes, dépourvus de la foi, ont en eux la conviction profonde que le surnaturel est une chose qui nous touche de très près, qui nous pénètre à notre insu, qui est « nous »? Combien soupçonnent que les plus redoutables mystères ne sont point éloignés de nous dans l'espace et le temps, mais qu'au contraire nous les côtoyons, nous les pénétrons journellement? C'est là que le catholicisme médiéval montre son immense supériorité sur celui de l'humanisme, et même de la contre-réforme. Sans doute, c'était avec des procédés grossiers que les « mistères » du Moyen Age tentaient de faire pénétrer le surnaturel dans les cadres de la vie courante. Mais, si maladroitement qu'il fût réalisé, ce projet nous émeut ; il témoigne d'une richesse d'âme que nous avons perdue.

De même que l'Eglise nous fait sentir le surnaturel comme aussi *réel* que le matériel, de même elle nous incite à nous sentir unis à tous les autres êtres de la création.

La Communion des saints, pour peu qu'on ose prendre cette expression dans un sens large, constitue tout un programme de philosophie universaliste, celle même que l'instinct divin du petit pauvre d'Assise appliquait si naïvement dans sa vie. Maurice Brillant a rappelé à ce propos les « petites phrases de génie » — brève et fulgurante révélation — par quoi S. Paul associe la création entière à l'œuvre de la Rédemption : les animaux, les plantes, les pierres mêmes, toute la nature matérielle désire avec l'homme être délivrée de la corruption actuelle, souffre d'être employée par l'homme à des œuvres de péché suivant l'ordre divin qui l'a soumise à la puissance de l'homme : elle gémit « dans les douleurs de l'enfantement, » mais elle conserve l'assurance d'être libérée un jour et glorifiée. L'homme dans la conception catholique n'est nullement isolé de la création, nullement une fin en soi. Il est uni à tous les autres hommes, il est uni à tout ce qui est sur terre et dans les cieux, parce qu'il est lui-même œuvre de Dieu et que le monde entier est œuvre de Dieu.

Ainsi donc, au lieu de se dérouler seulement entre des hommes, comme cela se passe dans presque toutes les pièces classiques, un théâtre qui obéirait aux lois d'une esthétique catholique puiserait ses éléments dramatiques, non seulement dans l'homme animal raisonnable, mais dans toutes les postulations psychologiques de l'être humain ; non seulement dans ce qui appartient au domaine de l'âme et de l'esprit, mais encore dans celui du corps ; non seulement dans la nature, mais dans le surnaturel ; et, bien plus, non seulement dans l'homme, mais dans la création entière. Ainsi dans nos cathédrales gothiques le monstrueux et le normal, le spirituel et le charnel, le naturel et le surnaturel, les trois règnes de la nature, tout s'associe dans un même élan artistique vers Dieu.

Si le Moyen Age, et d'une façon générale toutes les époques de foi, ont pu avoir un sentiment très profond et très vif du tragique, c'est précisément parce que la religion donne à l'âme plus de cohésion. Comment pourra-t-il y avoir drame si l'esprit admet tout et n'importe quoi, si toutes les bornes morales et sociales sont considérées comme inexistantes? Si, au contraire, l'homme est tenu en brides par la religion, il sentira plus fortement l'élément tragique, et d'autant plus fortement qu'il sera plus tenté d'échapper aux lois religieuses. Le catholicisme donc qui *comprend tout* dans le domaine moral, mais qui, cela va de soi, ne saurait tout *admettre* apparaît ici comme une source de tragique en assurant aux hommes une unité spirituelle.

C'est une des richesses les plus hautes du catholicisme que de ne pas accepter de concevoir l'homme détaché totalement de soi. Au contraire du mysticisme hindou, le mysticisme chrétien ne connaît pas *dans la vie* ce renoncement absolu au réel. Le saint ne devient saint qu'en atteignant son but, c'est-à-dire la mort ; mais, tant qu'il est vivant, il est en proie à tous les conflits que nous venons de dire, simplement par le fait qu'il vit, qu'il est corps et esprit, si complètement qu'il ait

maté son corps. Il porte le conflit en lui et, non content d'être l'occasion du drame, puisqu'il est en relation avec un monde qui est en opposition avec sa nature profonde, il est lui-même le drame, puisqu'il a en lui refoulé, vaincu sans doute, mais permanent, l'être qui lui est opposé. A l'instant où l'approfondissement du moi pourrait, dissous en dispersion, ruiner tout élément dramatique et se réduire à un simple jeu intellectuel, la solution que nous propose le catholicisme est celle qui, théâtralement, apparaît comme la plus féconde.

Cela revient à dire que le système moral que nous offre le catholicisme contient en lui un élément fécond de tragique, parce qu'il suppose l'homme tout entier avec ses défauts comme avec ses qualités, et qu'en même temps il contient un élément constant de « reprise » qui est la foi. Il y aurait aussi à examiner si un véritable tragique peut exister en dehors de certaines préoccupations de l'au-delà, et si le « sentiment tragique de la vie » peut s'admettre en dehors du christianisme. Mais c'est là une autre question, plus vaste, qui intéresse la vie elle-même autant que le théâtre, et dont la discussion nous entraînerait au-delà du but que nous nous sommes fixé pour ce simple compte-rendu. Il nous suffit, ici, d'avoir tenté de montrer qu'une esthétique catholique du théâtre est non seulement la meilleure, mais peut-être même la seule, et qu'un homme d'action tel que M. G. Baty, quand il s'affirme catholique dans son entreprise pour le renouveau du théâtre, est bien le protagoniste d'une philosophie vraie, cohérente et vivante, et, pour tout dire, humaine, dans les deux sens du mot, naturel et surnaturel.

*
* *

IV. — Jamais il n'avait tant plu de romans sur notre pauvre France que depuis qu'ils sont à 12 ou 15 fr. et qu'on n'a plus guère le goût ni le temps de les lire. La passion du sport et du cinéma va-t-elle supplanter la passion de la lecture ? Et dans quelle mesure y aurait-il lieu, pour la moralité populaire, de s'en réjouir ou de s'en attrister ? C'est un problème, peut-être prématurément posé, de solution difficile en tout cas, qui a déjà tenté, sans grand succès jusqu'ici, la critique de maints psychologues, pas toujours suffisamment avertis. Il y faudrait une étude à part, approfondie à la double lumière des données de la raison et de la foi. Ce n'est pas l'heure pour nous, ici, de l'entreprendre. Il est, du reste, quoique fort intéressant, d'ordre plutôt spéculatif, et nous avons, pour nos *Causeries,* mieux à faire que de nous agiter dans la sphère des idées pures. Très pratique est la première constatation que nous venons de faire, de la recrudescence actuelle de la littérature romanesque. En voici une seconde.

Nos jeunes auteurs se piquent volontiers d'un certain goût d'idéal — le roman qui va nous occuper aujourd'hui n'est-il pas dédié par son auteur : *Aux Jeunes, à tous ceux que tourmente l'idéal ?* — idéal bien vague sans doute parfois, mais enfin qui n'est plus la note « naturaliste » dominante du temps de Zola et de son école. Si ce n'est pas encore un spiritualisme de bon aloi, c'est tout de même autre chose que la poussée matérialiste qui a inspiré, dans la mesure que l'on sait, la littérature du XIX^{e} siècle à son déclin et du XX^{e} à son aurore, avant la guerre. Et l'on voit de nos jours des écrivains sans foi ni religion se complaire, par exemple, — oh ! à leur manière, et bien fâcheuse parfois ! — à broder les variations de leurs acrobaties littéraires... sur la Vie des Saints. Ceux de nos lecteurs qui sont abonnés à *La Croix* y ont sans doute remarqué la critique, un peu sévère, mais juste, que vient de faire M. Jean Guiraud, de ce qu'il appelle très exactement « les Vies des Saints romancées. »

Cette tendance d'une certaine moderne littérature à venir chercher chez nous ses objectifs est grosse de dangers, en raison de la déformation fatale, inconsciente si l'on veut, que subit la doctrine catholique et la physionomie de ses saints transposés hors de leur milieu, animés d'une vie nécessairement factice et fausse en pareille atmosphère. C'est évident, et c'est entendu. Encore faut-il avouer qu'il y a là, au lieu du mépris et de la haine d'antan pour les choses de religion et les saints, un rapprochement, sympathique au fond, qui n'est pas sans autoriser quelque espérance de mieux pour l'avenir.

Nos bons auteurs catholiques, foncièrement spiritualistes ceux-là, n'ont pas manqué d'apporter leur forte contribution à ce renouveau d'idéalisme dans la littérature. On peut même dire qu'ils en ont été les initiateurs, secondés par ce je ne sais quoi de désabusé et inquiet qu'ont laissé les ébranlements de la guerre dans l'âme du Français moyen d'aujourd'hui. Ils sont là une pléiade de jeunes, prosateurs et poètes, qui traduisent courageusement leur foi chrétienne en des œuvres dont ce n'est pas trop dire qu'elles ont la hardiesse et le mérite d'un véritable apostolat littéraire.

Malheureusement, ce sont des laïques, nous voulons dire, d'excellents esprits auxquels fait trop souvent défaut, sans qu'ils y prennent garde, la préparation technique de philosophie et de théologie indispensable à la formation correcte du jugement en matière de religion et de morale chrétienne. Mais tout de même ce sont des frères, des amis, des pionniers d'une très souhaitable évolution de notre littérature de demain dans le sens d'un idéalisme imprégné des suggestions de la foi catholique. Aussi ne voudrions-nous à aucun prix les contrister, encore moins les décourager. Ils méritent nos compliments : c'est justice de ne pas les leur marchander. Ils sont, en somme, dans une bonne voie, pour ne pas dire dans la bonne voie tout court. Mais c'est encore les aider à s'y maintenir, que de leur signaler les dangers de la route et de les mettre en garde contre les déviations par où il peut aisément leur arriver d'en sortir.

Mystique et casuistique sont à la mode. Soit ! Après tout, volontiers nous disons tant mieux,

sous réserve toutefois de rappeler la littérature au respect de nos droits, quand il lui plaît d'excursionner avec un peu trop de sans-gêne sur notre propre domaine.

Laissons pour le moment de côté les autres genres littéraires (poésie, histoire, hagiographie, théâtre, etc.), où s'étale volontiers ce sans-gêne inquiétant, abusif. Nous retrouverons quelque jour l'occasion d'en dire un mot, le mot que la foi et la théologie ont le devoir de faire entendre. Tenons-nous-en, pour l'instant, au *roman* puisque aussi bien, nous l'avons remarqué déjà, le roman pullule, et semble particulièrement apprécié, non sans raison, par nos écrivains catholiques comme un moyen relativement facile et efficace de favoriser la diffusion des « bonnes idées » dans le public.

Après le roman « casuistique » de P. Bourget, *Nos actes nous suivent,* et le roman « mystique » d'*Electe,* dont nous avons parlé dans nos récentes Causeries, en voici un troisième, sorte de roman « ascétique » qui, comme les deux autres, pour la même raison religieuse et morale, s'impose à notre attention et appelle notre critique.

C'est intitulé : *Un chaste* (Paris, Lemerre, 1927 ; 12 fr.) ; et voilà déjà un titre qui en dit long, trop long, à notre avis. L'auteur, M. Eug. Joliclerc, est vraisemblablement catholique, s'il en faut juger par l'allure et la très saine inspiration générale de son œuvre, où personnes et choses religieuses sont traitées avec grand souci tout au moins de sympathie respectueuse. C'est aussi un fin lettré, un écrivain de race, qui malheureusement n'a pas toujours fait, autant qu'aujourd'hui, un usage irréprochable de son talent de romancier, et nous n'entendons pas du tout faire bénéficier de l'appréciation élogieuse que mérite son dernier roman, la série beaucoup moins recommandable des dix-huit volumes qui l'ont précédé.

Un chaste, en somme, serait un fort bon roman, s'il n'était gâté, au point de vue doctrinal s'entend, par des erreurs contre lesquelles la critique catholique est obligée de protester. Qu'on en juge.

Robert est un jeune homme parfait, de piété et de mœurs angéliques. Depuis longtemps il a senti vivement l'attrait de la vocation religieuse, et décidé d'entrer chez les Dominicains à la fin de ses études. Aussitôt obtenu son dernier diplôme, il va trouver son directeur, un Père Eudes, dominicain, et, comme conclusion de leurs entretiens précédents, qui devaient aboutir là, il demande à entrer immédiatement au noviciat. Mais voilà que le P. Eudes, contrairement à tout ce que pouvait et devait attendre le pauvre Robert, — et nous aussi, — trouve qu'il n'a pas vu la vie d'assez près, que le labeur absorbant de ses études lui en a trop évité certains contacts et qu'il est bon d'exposer cette fleur délicate aux ardeurs du soleil, pour voir si elle va quand même garder intacte la pureté de ses couleurs. Bref, Robert, malgré sa vive répugnance, devra encore rester pendant quelques mois dans le monde, vivre la vie « mondaine » de sa famille, participer sans scrupule à toutes les légèretés et promiscuités qui ne manqueront pas de lui être imposées, par exemple à l'occasion du mariage prochain de son frère, et tout cela dans un milieu sans religion, frivole, où l'on se moque et se moquera de sa vocation, etc. Après quoi, l'épreuve terminée. . l'on verra.

Et voici ce qu'on voit tout d'abord. Les fêtes du mariage amènent dans la famille de Robert une parente de sa belle-sœur. Oriane, c'est son nom, est païenne, athée, sceptique, mariée civilement et séparée de son mari,... mais c'est une femme jeune, superbe, délicieuse, douée par le romancier de tout l'attirail classique de la beauté et des séductions féminines. Elle commence par se moquer de Robert, puis trouve peu à peu que c'est un « numéro » extraordinaire et bientôt s'intéresse à sa compagnie. Robert, de son côté, rêve de convertir Oriane. Les apartés se font plus fréquents. On étudie ensemble le catéchisme... Puis, enfin, naturellement, il arrive... ce qui devait arriver...

Ils tombent éperdument amoureux l'un de l'autre. Oriane sans scrupules s'offre comme maîtresse. Robert, chaste « par définition, » se dérobe, mais il supplie la belle d'accepter le don de sa vie en mariage légitime : elle pourra être sa femme, après divorce facile, puisqu'elle n'est mariée que civilement. A cette combinaison la dame ne trouve pas son compte. Maîtresse d'un amant, oui ; mais femme d'un « saint, » ça, non, jamais !

Là-dessus, rupture. Chacun fait ses réflexions de son côté ; l'amour s'est tu, la raison se fait entendre, et tout finit bien. Oriane impressionnée de toutes les bonnes pensées, des pieux exemples aussi, que lui a laissés la fréquentation de Robert, se convertit et retourne, charitable et fidèle, auprès de son mari. Robert, qui a retrouvé, on ne sait comment, sa vocation noyée dans l'aventure, conclut de l'épreuve, qu'il y a pour un prêtre plus de bien à faire dans le monde que dans un cloître, et déclare à son ancien directeur qu'il va entrer... au séminaire de Saint-Sulpice. Sur quoi le P. Eudes mélancoliquement s'incline, non sans se demander s'il n'a pas eu tort d'imposer à Robert une épreuve d'où sa « chasteté » — entendue au sens de l'auteur — est sortie sans matériel accroc, mais où tout de même la fine fleur a laissé quelques-unes des pétales de sa si jolie corolle d'antan.

Nous devons, nous, à ce P. Eudes, au nom de la doctrine ascétique chrétienne, la réponse que ne pouvait lui faire le romancier, qui visiblement estime que c'est très bien, de durcir, de fortifier ainsi une vocation religieuse, de s'assurer tout au moins de sa solidité en la soumettant à une épreuve, que justifie à l'avance le raisonnement fameux : si l'éprouvé succombe, c'est que sa vocation ne valait rien, et alors, tant mieux ! c'est un mauvais prêtre de moins ; s'il triomphe, tant mieux encore, c'est, de plus, dans le sacerdoce,

une unité trempée, à toute épreuve, un vacciné désormais à l'abri de la variole.

C'est toute la donnée et l'erreur fondamentale du roman, erreur très répandue dans le monde laïque, même catholique et très bien pensant, où l'on n'est guère gêné par l'esprit de finesse dans les délicats problèmes, naturels et surnaturels, de la conscience ; erreur, hélas ! il faut en convenir, qui a trouvé parfois son écho même auprès de certains membres du clergé.

C'est, au fond, le fameux et vulgaire argument que faisaient valoir Paul Bert et consorts, en réponse aux inquiétudes suscitées dans le monde ecclésiastique par le projet de loi assujettissant les séminaristes au service militaire :

« Le temps passé sous les drapeaux, disait Paul Bert, ne fera que fortifier les vraies vocations, tandis qu'il écartera des vocations incertaines ou douteuses. »

A quoi Mgr Freppel ripostait dans un célèbre discours prononcé à la Chambre des députés le 7 avril 1881 :

« Craignez, Messieurs, que les unes n'y passent tout comme les autres, et que la pierre de touche qu'on vous propose ne devienne pour la plupart une pierre d'achoppement.

Car enfin, pour apprécier ces choses avec justice et impartialité, il faut prendre le sacerdoce catholique tel qu'il est, tel qu'il doit être, avec ses devoirs austères et ses solennels engagements. Croyez-vous sérieusement que le régime de la caserne, avec ses libertés, avec ses licences, pour ne rien dire de plus, soit un milieu bien propre pour préparer le jeune lévite à la vie de prière, de méditation, de recueillement, qu'il devra mener jusqu'à la fin de ses jours ? Je ne veux pas dire de la chambrée plus de mal que n'en disent tous les militaires, sans exception, qui ont passé par là ; mais, si vous trouvez qu'un tel contact, un tel langage, de telles habitudes, qui peuvent être bonnes pour les gens du monde — je ne veux pas l'examiner, — si vous trouvez que de telles habitudes sont bien faites pour favoriser et pour développer une vocation sacerdotale, je n'ai plus rien à ajouter, car je ne vous convaincrais pas.

Mais je m'adresserai à tout chrétien qui a le sens de ces choses délicates et élevées, et je lui demanderai si c'est là une initiation, un apprentissage pour le prêtre catholique ?...

Et, si j'ajoute que, pour faire entrer nos séminaristes dans la caserne, vous choisissez précisément le moment où vous venez d'en faire sortir l'aumônier, c'est-à-dire la religion avec ses lumières, avec ses bons conseils, ses secours et ses consolations, est-ce que je n'ai pas le droit de vous demander ce que pourra bien devenir ce jeune séminariste abandonné à lui-même, sans appui, sans soutien, arraché brusquement à ses pieux exercices, et jeté dans un milieu si contraire aux sentiments et aux devoirs de sa vocation ?

Assurément, il y aura des héros qui sortiront victorieux de la lutte. Mais, messieurs, on ne fait pas des lois pour l'héroïsme. Les lois sont faites en vue des vertus communes, ordinaires, et ce sont ces vertus-là que le législateur n'a pas le droit de soumettre à une trop forte épreuve, sans risquer d'étouffer dans leur germe des vocations nécessaires à l'Eglise pour exercer son ministère et remplir sa mission.

M. Paul Bert disait avant-hier : « Mais ne faut-il pas que nos séminaristes connaissent la vie du monde, et quelle meilleure manière de la connaître que de passer par la caserne ? »

Messieurs, nos séminaristes connaissent suffisamment le monde par leurs familles, par leurs paroisses, au milieu desquelles ils passent chaque année trois mois de vacances.

Voulez-vous aller plus loin et prétendre que, pour devenir de véritables médecins des âmes, ils doivent en connaître davantage ? C'est-à-dire que, si je comprends bien cette étrange théorie médicale, pour guérir les vices des autres, il faut en avoir été atteint soi-même ! C'est absolument comme si on disait à un médecin : « Voulez-vous être en état de guérir la petite vérole ou la fièvre typhoïde ? Commencez par l'avoir vous-même ! »

Vous êtes trop versés dans la psychologie pour ne pas savoir que le cœur humain est le meilleur livre où l'on puisse étudier la science morale.

Vous connaissez le mot de Bossuet, il est profond : « Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs le connaissent souvent mieux que ceux qui y sont comme acteurs. »

Est-ce que les écrivains ecclésiastiques ont attendu le régime de la caserne pour prendre le premier rang parmi les moralistes ?

Avez-vous jamais trouvé ailleurs une peinture des passions humaines plus fidèle, plus exacte, plus vive, plus dramatique, plus saisissante que dans Massillon ? Eh bien, Massillon, qu'était-il ? C'était un oratorien, confiné dans les murs de son étroite cellule ; il n'avait pas attendu que le rayon de la caserne, dont vous parliez avant-hier, pénétrât dans sa cellule, pour composer ces chefs-d'œuvre de psychologie et d'analyse morale qui ont fait et feront toujours l'admiration du monde entier. » (Mgr Freppel, *Œuvres polémiques*, t. III, p. 212 et suiv.).

Mgr Freppel, parlant aux ignorants et aux francs-maçons de la Chambre, ne pouvait leur servir que des arguments qui fussent à leur portée. Nous n'avons pas, nous, à subir pareille préoccupation. Il nous appartient de présenter au lecteur les raisons profondes, philosophiques et théologiques, qui mettent en relief la solution radicale et complète du problème.

Reprenons tout simplement les deux propositions du dilemme fameux, toujours le même au fond sous des formules différentes :

a) Si la vertu succombe, c'est qu'elle n'était pas solide ;

b) Si la vertu triomphe, elle sera désormais solide.

Ad a. Première fausseté. La chute du sujet dans l'épreuve ne démontre pas du tout la faiblesse de sa vertu. Entendons-nous. La faute est due, c'est évident, à une résistance insuffisante à la tentation. Mais cette faiblesse *actuelle*, momentanée, n'est pas du tout la conséquence logique nécessaire d'une faiblesse habituelle antécédente. Que de fois les Pères de l'Eglise et les orateurs chrétiens ont appliqué à l'ordre moral le cri de David pleurant la mort de Saül et de Jonathas : *Quomodo ceciderunt fortes !* Et certains scandales célèbres auraient-ils été aussi retentissants s'il n'y avait eu violent contraste entre les abaissements de la chute et les hauteurs morales d'où était précipitée la victime ? Ce n'est pas seulement à l'usage des faibles en vertu, mais de tous ses fidèles universellement, même des saints, que Notre-Seigneur met sur nos lèvres l'humble supplication : *Ne nos inducas in tentationem*. Pourquoi ? sinon parce qu'aucun héroïsme de vertu préexistante n'est,

pour personne ici bas, une garantie certaine d'impeccabilité devant la tentation, et que celle-ci peut terrasser aussi bien les forts que les faibles. C'est de quoi nous avertit S. Paul dans un mot qui résume, sur ce point-là, l'expérience humaine et la doctrine de la grâce : *Qui se existin at stare videat ne cadat* (I *Cor.*, x, 12).

L'entraînement de la vertu acquise, fonde une *probabilité* de persévérance (et encore, sous réserve des interventions de la grâce), c'est vrai ; une *certitude ?* jamais ! Le péché est œuvre instantanée de révolte contre la loi, une poussée subite d'orgueil sous l'attrait, toujours et quand même puissant, de la séduction malsaine, une explosion, toujours à craindre, des mauvais instincts comprimés, jamais anéantis, dans les bas fonds de notre nature ; et, s'il est des chutes « préparées, » qui ont leur histoire, il en est aussi d'imprévues, comme celle de Lucifer et des Anges déchus, de David, de S Pierre, etc., qui ne sont que révolte présente du libre arbitre contre la loi morale, expression toujours, au moins implicite, de l'autorité même de Dieu.

Il est donc faux de dire que, si la vertu ou la vocation succombe, c'est qu'elle n'était pas solide, puisqu'elle pouvait être solide et succomber quand même.

Et, puisque la chute ne prouve pas l'insuffisance préalable de la vocation, il est donc également faux de se consoler d'une désertion en disant : « C'est un mauvais religieux, un mauvais prêtre de moins dans le clergé » ! Pourquoi cela, un mauvais prêtre, un mauvais religieux ? De quel droit conclut-on : il a succombé *ici*, donc il aurait succombé *là !* Deux tentations sont-elles jamais identiques, et identiques les états d'âme et dispositions subjectives à deux instants différents ?

La vérité est que si sa vocation n'avait pas rencontré cet obstacle, le sujet aurait fort bien pu continuer tranquillement sa route et rester toute sa vie un excellent prêtre, un excellent religieux : qu'avez-vous à redire à cette proposition-là ? Rien, absolument ! Concluez, alors, que votre interprétation pessimiste d'un avenir conditionnel, que radicalement vous ignorez, est pure fantaisie et erreur, et que l'Eglise a raison, non pas de se consoler, mais de se désoler d'une vocation perdue.

Ad b). Non moins fausse, la seconde branche du dilemme. Nous venons de le rappeler, la résistance heureuse à une tentation n'est jamais une garantie d'égal succès quand se présentera la suivante. *Qui se existimat stare videat ne cadat !* A quoi bon, alors, courir les risques certains d'une aventure dont les avantages, s'il y en a, ne sont que pure hypothèse aléatoire ?

L'épreuve, dit-on, trempe la vertu. Ce serait à voir et à discuter. Passons. Soit ! La volonté sort indemne du combat ; l'âme reste pure. Mais qui donc est, pour autant, assuré de ne point garder, malgré lui, inhérente à sa *mémoire* et à son *imagination* la souillure du malpropre contact, qui viendra plus tard réveiller dans sa pensée la tentation et ses dangers ?

On ne se bat guère sans recevoir, même victorieux, quelques mauvais coups. C'est de l'expérience et du bon sens. Si l'Eglise se réjouit de la persévérance triomphante de ses enfants, elle reste quand même inquiète du trouble que pourront occasionner plus tard à leur vertu les mauvais souvenirs du combat. Aussi, fût-elle certaine à l'avance du plein succès de l'épreuve, elle l'interdirait encore.

Conclusion : à cette imprudente épreuve de la chasteté, de la vocation, il y a tout à perdre, à peu près rien à gagner. Telle est la vérité.

« Imprudente épreuve, » disons-nous, parce qu'il y a épreuve et épreuve, épreuve raisonnable et épreuve imprudente, qui n'est que sottise et contre bon sens. On ne trempe pas une lame d'acier à une température quelconque : il y faut un certain degré de chaleur déterminé, en deçà et au-delà duquel la trempe est manquée, et la lame détériorée. Passe encore qu'on veuille soumettre la vertu à l'épreuve raisonnable, c'est-à-dire dosée et proportionnée, qui lui convient ; mais c'est folie de la livrer, sous prétexte de trempe, à des incandescences violentes quelconques, d'où elle court grand risque de sortir carbonisée, pour peu que l'expérience se prolonge. On sous-entend sans peine l'application qu'il faut faire de cette observation à la très délicate vertu de chasteté.

Notons aussi qu'il y a également vocation et vocation. Tout autre doit être l'attitude du directeur suivant qu'il a affaire à une vocation *certaine* ou à une vocation *douteuse*. On comprend fort bien que, dans ce dernier cas, il tienne à avoir confirmation d'indices qui ne sont encore qu'insuffisantes probabilités. Cette confirmation il l'attendra, soit du temps, tout simplement, sans aucune modification dans le genre de vie du sujet, soit, s'il y a lieu, d'une épreuve extraordinaire, mais, dans tous les cas, d'une épreuve appropriée, prudemment choisie et mesurée, et non pas de l'épreuve absurde qui consiste à mettre le feu à une maison pour voir si et comment elle résistera à l'incendie.

Aucun directeur sensé n'aura l'idée d'imposer à une vocation moralement certaine ce dernier genre d'expérience, ni d'ailleurs aucune épreuve quelconque supplémentaire, qui ne pourrait être en pareil cas qu'inutile et dangereuse. Le P. Eudes, pure création fantaisiste du romancier, est un type dont on chercherait en vain un exemplaire vivant dans notre clergé, religieux ou séculier.

Ce rappel préliminaire de principes, un peu long, était nécessaire pour justifier notre conclusion critique : Ce Père Eudes est un grand maladroit et le roman sonne faux d'un bout à l'autre. La vocation religieuse de Robert était certaine, magnifique, et son directeur l'estimait si bien telle qu'il n'avait aucun doute sur le succès de l'épreuve à laquelle sottement il prétendait quand même vouloir la soumettre.

« Mon Dieu, pensait-il, il faut pour vous servir des âmes trempées comme l'acier ; celle-ci est d'un trop fort métal pour ne pas résister aux épreuves ; elle vous reviendra plus belle d'avoir été plus forte, toujours plus grande dans sa pureté préservée. » (P. 19).

Et, s'adressant au pauvre Robert, stupéfait, désolé de voir fuir encore devant lui l'entrée au noviciat, depuis si longtemps et si ardemment rêvée :

« Vous avez passé par la caserne et votre pureté d'enfant n'a pas été ternie ; vous avez fréquenté des jeunes gens de votre âge, des étudiants, des viveurs, et vous êtes resté le même ; oui sans doute, vous êtes marqué du signe de Dieu, et vous sortirez victorieux de la troisième épreuve que je veux vous imposer. » (P. 13).

Comme ce singulier directeur est de ceux qui attendent que la poire commence à pourrir pour bien s'assurer qu'elle est mûre, il s'entête, malgré les protestations du jeune homme, et l'épreuve a lieu.

Survient, de l'intimité avec Oriane, une première rafale de tempête, après laquelle

Robert n'avait pas commis de faute. Il était toujours le chaste dont le P. Eudes aimait la belle âme d'une enfantine pureté. Il n'avait pas failli, au sens exact du mot ; pourtant, et il n'était pas besoin de le lui révéler, il n'était plus celui que le grand religieux avait congédié en lui donnant rendez-vous sous les arceaux du cloître. L'orage avait passé. L'arbre n'était pas déraciné, mais les branches étaient froissées et les feuilles avaient frémi sous l'averse... Eve était une fois de plus victorieuse. (P. 181).

Le P. Eudes épouvanté — un peu tard — veut arracher Robert à l'amour d'Oriane et tout de suite le conduire au noviciat. Refus de Robert, qui tient à revoir sa dulcinée. Et alors le P. Eudes, naïf, pour ne rien dire de plus, s'inquiète, et raisonne comme suit :

« Mon Dieu, ayez pitié de lui ! N'ai-je pas ma part de responsabilité dans ce reniement ? Mon tort n'a-t-il pas été de le jeter dans la fournaise ? Ah ! qui sait ? Si j'avais écouté sa prière, il y a deux mois, sans doute serait-il sauvé dans la quiétude d'un de nos cloîtres. »

Mais, à mesure qu'il s'abîmait dans la prière, la certitude d'être dans la vérité le possédait. Il ne fallait pas, dans notre siècle, de ces apôtres indécis et tremblants, à la merci de l'orage. Mieux valait un bon chrétien de plus dans la mêlée terrestre qu'un moine inquiet et timide sur les marches de l'autel. Et, rasséréné, sûr de sa mission, le Père se mit à réciter son office. » (P. 185).

Et encore :

« C'est moi qui l'ai lancé dans la mêlée. Toute cette souffrance, j'aurais pu la lui épargner en l'accueillant il y a quatre mois dans sa pureté d'enfant. Pourtant l'épreuve n'était pas au-dessus de ses forces, puisqu'il l'a surmontée. » (P. 260).

Voilà un brave homme terriblement myope et bien facile à satisfaire ! Plutôt que d'avouer la fissure par où s'évanouit sa théorie de l'épreuve, il trouve que celle-ci finalement a très bien tourné, « qu'elle n'était pas au-dessus des forces de Robert puisqu'il l'a surmontée. »

C'est vraiment un peu fort ! Triomphateur de l'épreuve ??... ce pauvre enfant, abruti du délire de l'amour, qui jette sa vocation aux pieds d'une femme en la suppliant de l'épouser !!

Mais il a refusé de la prendre pour maîtresse... — Oui, et c'est tout le boni de l'opération ! Mince vraiment, si on le compare aux ruines amoncelées du déficit ! L'auteur s'en contente et y voit une victoire de la chasteté. En quoi nous le soupçonnons fort de n'avoir pas de cette vertu la notion qu'en avait son héros qui, mieux instruit sur ce chapitre-là, devait certainement y comprendre autre chose que le fait matériel de l'œuvre sexuelle. « Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement, » dit le Décalogue. C'est quelque chose, de ne l'être point « de corps, » mais ce n'est pas le tout de la chasteté. Quant aux troubles impurs de la pensée, au consentement, voici, entre autres, des lignes qui ne permettent guère au lecteur d'accorder une admiration de tout repos à la chasteté intégrale de Robert :

Ah ! il la voulait, il la voulait ! Il appelait, la bouche presque écumante : « Oriane ! Oriane ! Mon bien... ma vie... prends-moi, fais de moi ce que tu voudras... je m'abandonne !... Que m'importe ce qui n'est pas toi ! »

Possédé par le démon impur, en proie à une sorte d'hallucination, il tendait les bras ; puis, serrant sur sa poitrine haletante une forme invisible, il balbutiait : « Ma toute petite, ma chérie, tu es là... oui... je te tiens... Oh ! tes lèvres, tes lèvres, donne-les-moi encore, fais-moi mourir sous ton baiser ! » (P. 246).

C'est ce que l'auteur appelle être chaste « au sens exact du mot » ! (p. 181). La doctrine catholique a tout de même de la chasteté une idée un peu différente...

Nous aurions encore d'autres défaillances à relever dans ce roman : l'espace nous fait défaut pour en discuter à loisir. Signalons-en brièvement quelques-unes.

Personne n'est en droit d'établir une comparaison, quant au plus grand bien spirituel à réaliser, entre l'état religieux et le sacerdoce séculier, ni d'affirmer la supériorité de la vie active sur la contemplative.

C'est pourtant ce que fait Robert :

...Humblement il courbait la tête en pensant à l'isolement où le confinait son goût de la prière et du recueillement, isolement respectable mais stérile, et où il se cherchait lui-même avant de penser au bien d'autrui. Pour se garder lui-même de tout contact malsain, de l'ombre même d'une tentation, ne risquait-il pas de passer à côté du bien à faire ? Le « manque à gagner » quand il s'agit d'une âme est une abominable trahison à la cause du Christ...! L'apostolat de la prière était certes fécond, mais ne devait-il pas, quand il s'agissait d'un être jeune, aux forces vives, se doubler d'action directe ? (P. 83).

En m'initiant aux terribles délices de l'amour, Dieu m'a appris que c'était mal l'aimer que de le servir dans la bienheureuse quiétude d'un paradis prématuré. A moi qui rêvais déjà d'extase dans un lointain et inaccessible couvent il a dit : Etre moine te paraissait le plus enviable des sorts. Pour me suivre, mon fils, il faut se renoncer soi-même. Tu seras prêtre (dans le monde), mais ce n'est plus toi que tu chercheras, ce sera moi, sous la soutane noire au lieu du froc immaculé. (P. 272).

Autant de mots, autant de confusions ou d'erreurs !

Erreur encore cette théorie qui veut la conscience responsable de toutes les iniquités qu'elle n'a pas empêchées :

Ah ! la recherche des responsabilités, comme elle doit atténuer aux yeux de la souveraine Justice la gravité de certaines fautes ! Tout le mal qu'on laisse faire, non par méchanceté, certes, mais par veulerie, par nonchalance, comme il doit retomber sur certaines épaules à l'heure du règlement des comptes ! Si bien que des âmes jugées par le monde nettes de tout péché sont plus chargées que celle d'un criminel. Je tremble parfois en songeant à la mission du Juste sur la terre, à tout le bien qu'il ne fait pas, à tout ce qu'il aurait pu deviner, prévoir, empêcher, et qu'il a négligé. (P. 80).

C'est aussi l'idée chère à M. Bourget, et la quintessence de son dernier roman : *Nos actes nous suivent*. Nous en avons fait une critique détaillée dans une récente Causerie (28 juillet 1927). Inutile d'y revenir ici.

Qu'il nous soit permis enfin de constater et de déplorer une fois de plus la manie qu'ont nos romanciers — en cela beaucoup trop romantiques — d'aller dénicher dans les coins perdus, ignorés, du monde de l'extraordinaire et de l'exception, les situations et aventures invraisemblables, monstrueuses, pourrait-on dire, au sens du mot latin, où ils concentrent, pour en impressionner fortement le lecteur, toute la fertile fantaisie de leur imagination, tout leur talent pictural le plus expressif. C'est plus intéressant, plus piquant, dit-on, parce que plus rare. Peut-être, et encore ? Mais ce n'en est pas moins un genre faux dans son principe, qui amène fatalement le lecteur à confondre les coulisses avec la scène, l'arrière-plan de l'exception avec la règle normale de la vie humaine courante, à ne plus distinguer enfin le fantastique du réel.

Voilà un volume de 280 pages, tout rempli des aventures d' « un chaste, » qui soi-disant reste tel, par la volonté de l'auteur, à travers les pires séductions de la tentation féminine !... Le cas est possible. Sans doute. Mais, il n'est que *possible*... pas du tout *probable !* Au lieu d'une « abstraction, » qui en fin de compte n'est que troublante et déconcertante, n'eût-il pas mieux valu, d'un côté, accentuer davantage les délicates exigences de la chasteté, et, d'autre part, atténuer, en forme plus pratique et humaine, les violences de la tentation, ce qui eût été à la fois pour le lecteur, dans le cadre normal des possibilités humaines, objet raisonnable d'admiration, et efficace encouragement à la persévérance ?

Quant à justifier de pareilles exhibitions extraordinaires, voire plus ou moins tératologiques, par la théorie de l'art indépendant, de l'art pour l'art, comme on dit, c'est une excuse que réprouve la morale, et qu'un artiste catholique doit tenir pour absolument inacceptable.

Toutes ces ombres fâcheuses au tableau n'empêchent point le roman de M. Joliclerc de se présenter au lecteur catholique sous des couleurs de choix et grandement sympathique. C'est fort bien écrit et, dans l'ensemble, sainement pensé. Nous aurions bien quelques réserves à formuler à propos de certaines descriptions passionnelles un peu vives. Mais, c'est un autre sujet... et puis, le sont-elles plus que chez les Bordeaux, Bourget et Cie, auxquels, bien à tort à notre avis, l'on ne songe pas assez à en faire grief ? En somme, s'il n'est pas à mettre sans quelques précautions entre toutes les mains, ce nouveau venu mérite de prendre place parmi ce que l'on appelle, avec quelque indulgence, les bons romans.

L'Ami du Clergé n'entend pas le moins du monde s'ériger en tribunal de critique littéraire. Plus modestement, il estime qu'il est de son devoir de défendre contre les invasions indiscrètes ou dangereuses, d'où qu'elles viennent, même contre les invasions de la littérature, la foi catholique, la doctrine et la morale de l'Eglise, la théologie, la philosophie et, au besoin... le bon sens. Au surplus, comme le dit fort bien M. Joliclerc : « La bonne parole est un grain qui peut germer tôt ou tard, et la vérité proférée ne l'est jamais en vain. » (P. 85).

* * *

V. — Du *Temps* (6 août 1927) cette amusante et triste histoire économique, dédiée, pour la prochaine période électorale, aux orateurs qui voudront mettre en sérieux embarras les candidats socialistes.

Une Société privée qui gérerait ses affaires comme l'Etat administre ses monopoles, ferait rapidement faillite. Tous les Français dont le jugement n'est pas faussé par la politique en conviennent... et continuent d'ailleurs d'accepter docilement un système absurde et ruineux.

On a vu, ces jours derniers, la manufacture des tabacs d'Issy-les-Moulineaux mettre aux enchères ses malfaçons, parmi lesquelles une énorme quantité de cartonnages inutilisables : 1.800.000 boîtes à cigarettes bonnes seulement à être mises au pilon !

Mais voici beaucoup mieux dans un autre domaine. L'administration des P. T. T., qui possède une usine pour la fabrication des câbles sous-marins, entretient deux navires aménagés pour la pose et la réparation des câbles : le premier, le *Charente*, est chargé des travaux de l'Atlantique-Nord ; l'autre, l'*Emile-Baudot,* dont le port d'attache est Toulon, jauge environ 3.000 tonnes et comporte un équipage de 75 hommes, parmi lesquels un état-major d'officiers et d'ingénieurs spécialisés.

L'*Emile-Baudot* partit donc fin avril de Toulon à destination de l'Océan, avec une triple mission. Il devait d'abord se rendre dans l'estuaire de la Gironde afin de poser un câble téléphonique entre l'île Verte et le continent ; puis, à La Pallice, où un câble télégraphique devait relier l'île de Ré à la côte. Ces travaux terminés, l'*Emile-Baudot* avait ordre de gagner Brest et d'y déposer environ